

Lettre de Mâkhi Xenakis

Cher Pascal, quand tu m'as proposé de t'envoyer un dessin pour le publier dans (**Art Absolument**), j'étais très heureuse de ta confiance et me suis mise immédiatement à chercher celui qui serait le plus approprié. Mais plus je cherchais dans mes cartons, plus tous me semblaient mauvais, sans exception... Tu étais parti pour un mois, j'avais donc un mois pour en réussir au moins un... Chaque jour, le même processus se répétait ; après plusieurs heures passées à l'atelier, croyant en avoir enfin réussi un, je te l'envoyais immédiatement. Mais, dès que le petit bruit de fusée de mon ordinateur me signalait qu'il t'était parvenu, je ne voyais plus sur mon écran qu'un amas de coups de crayon et de gomme sans vie. Persuadée qu'à ton retour tu me demanderais poliment de cesser mes bombardements de mails. J'ai été très étonnée quand tu m'as rappelée pour me dire que finalement tu voulais me consacrer plus de pages et qu'il fallait maintenant que je songe aussi à écrire un texte...

Me mettre en première ligne et affronter la page blanche, comme ça, pour dire l'essentiel de ce qui me constitue... J'ai bien tenté de m'éclipser, de te proposer de demander à quelqu'un d'autre ou bien que toi, tu me poses au moins quelques questions... Les seuls termes que tu as fini par me proposer sont : dessins, sculptures/corps, cortex/infini, unité/multiplicité.

De toutes ces notions savantes, je suis plutôt submergée par celle du doute... Le doute de la qualité de mon travail, bien sûr, mais le doute aussi que je puisse trouver des mots capables d'en parler sans en réduire le sens.

Passé toutes ces tergiversations, je vais tout de même tenter la chose même si je risque de m'éloigner de tes propositions.



J'ai l'impression que depuis toujours, je cherche à parler de nous, de l'humain, de la vie.

Qu'il s'agisse de mon travail de dessin, de sculpture ou d'écriture, je cherche à fixer cet instant si particulier qu'il nous arrive de vivre parfois où, tout à coup, le temps semble suspendu et où l'on prend conscience, de manière presque brutale, de cette évidence tellement sidérante que dans cet instant présent nous sommes vivants alors que plus tard nous ne le serons plus.

C'est aussi ces "instants de vie" que je recherche quand le plâtre, le pastel ou les mots s'installent →

ACTU

Durant l'année 2009 :

La Pompadour, édition en porcelaine, manufacture de Sèvres

Expositions personnelles :

Galerie Pièce unique, Paris.

Art Athina, galerie Tina Kambani, Athènes.

Galerie Annie Lagier, L'Île-sur-la-Sorgue.

Espace Sainte-Catherine, Rodez.

Ci-dessus :

Petite bonne femme.

1989, pointe sèche.

À droite, et deux pages suivantes :

Sans titre.

2008, suite de 3 pastels noirs sur papier Canson, 110 x 75 cm chaque.









de telle manière que tout à coup ils semblent vivants, prêts à transmettre cette sensation à celui qui les regarde. Si j'utilise le dessin, la sculpture ou l'écriture, c'est que ce que je ne peux exprimer dans un domaine, je l'exprime dans l'autre.

C'est aussi que lorsque mon énergie est épuisée dans un domaine, elle demeure intacte dans les deux autres. Et qu'avec cette sorte de ruse, j'ai la sensation de déjouer un peu le temps...

Peut-être pourrais-je parler aussi de mon parcours. Comme beaucoup d'enfants, je dessinais et écrivais et puis je n'ai pas pu arrêter, et donc j'ai continué et je continue... Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, mes parents ne m'ont pas encouragée dans cette voie, au contraire, mon père voulait absolument que je devienne une grande mathématicienne. Pour lui, il y avait la musique mais encore plus les mathématiques. Il avait d'ailleurs entrepris de m'apprendre à calculer en système binaire dès l'âge de 7 ans. J'ai très vite fait un blocage et suis devenue totalement nulle en maths.

Pendant que je continuais à peindre et à découvrir Rodin, Picasso, Bacon, Giacometti, l'art primitif, l'art antique... mon père continuait à vouloir à tout prix que je sois mathématicienne. C'est pour cette raison qu'au lieu de m'inscrire aux Beaux-Arts, je me suis inscrite en Architecture. Heureusement j'ai eu Paul Virilio comme professeur. Je passais mon temps à peindre et à aller dans les musées. Je lui ai expliqué, il a compris et m'a laissé faire. Après, j'ai rencontré Claude Régy qui, en voyant une exposition de mes peintures, m'a demandé de faire des décors et des costumes pour ses spectacles. À partir de ce moment, je travaillais simultanément pour le théâtre, et je peignais. Mais mes peintures devenaient de plus en plus théâtrales, décoratives, je sentais que je me perdais petit à petit.

David mon compagnon voulait que nous partions vivre à New York quelques années, j'avais peur mais je l'ai suivi. J'avais eu une bourse villa Médicis Hors les murs, je pouvais me consacrer uniquement à ma peinture. Mais je me suis mise à détruire tout ce que je faisais. J'avais une migraine terrible qui ne me quittait que lorsque je me retrouvais au Metropolitan Museum et que je recopiais les tableaux de Goya, Vélasquez, Vermeer et →

À gauche :

Sans titre.

2008, pastel noir sur papier Canson, 220 x 75 cm.

Collection Florence et Daniel Guerlain.

À droite :

Sans titre.

2008, pastel rose sur calque, 29 x 40 cm.





À gauche :

Sans titre.

2008, pastel rose sur calque.

À droite :

Les folles d'enfer de la Salpêtrière.

2004, groupe de 260 sculptures

en ciment armé teinté.

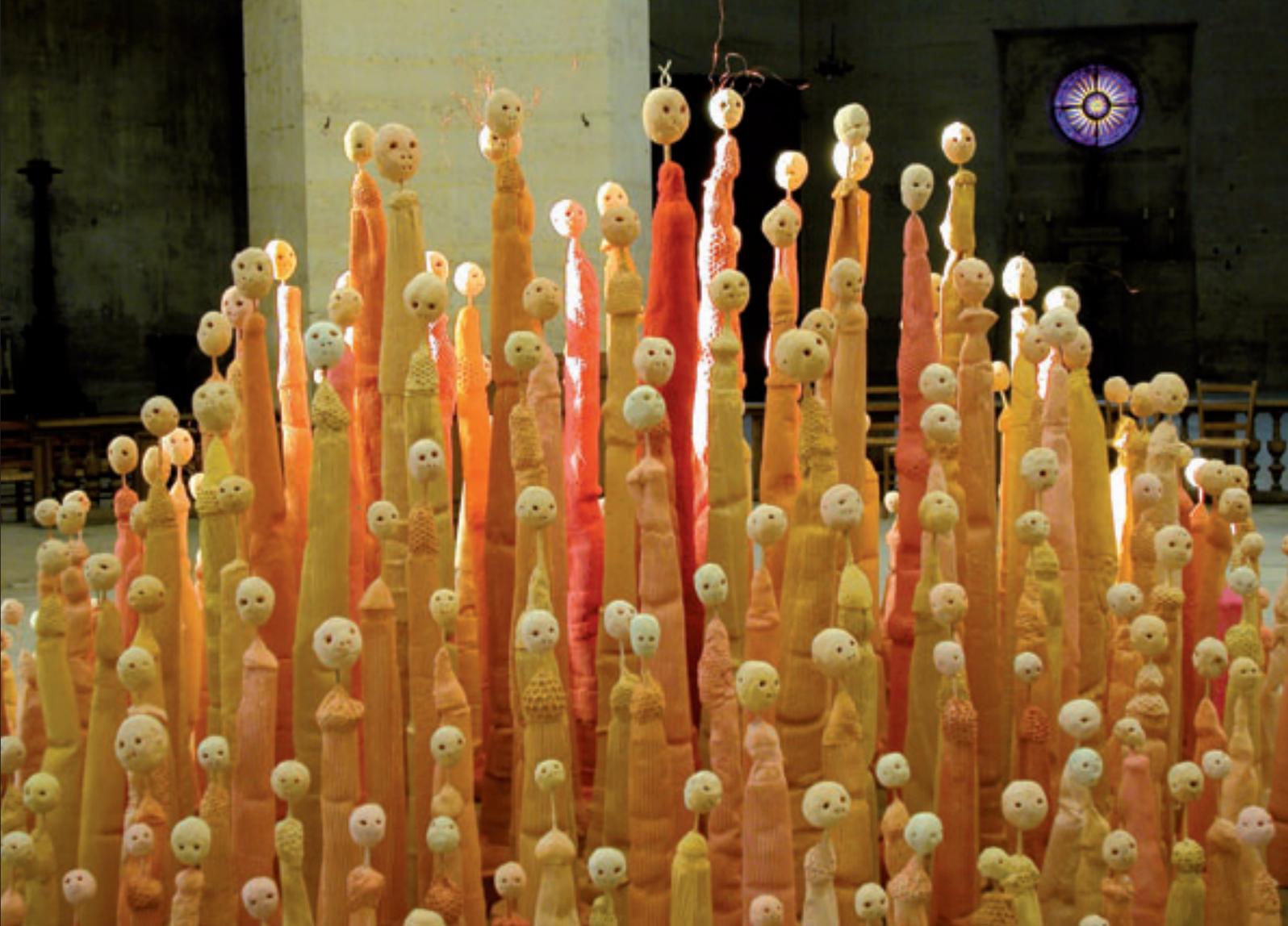
Chapelle de la Salpêtrière.

Rembrandt. Au bout d'un an, je ne parvenais qu'à dessiner dans des carnets minuscules des petites bonnes femmes effarées dans le vide de la feuille blanche du papier. Je me disais qu'il fallait que je m'en sorte, que je n'allais pas passer ma vie au Metropolitan.

Je suis alors descendue dans le bas de la ville, je dévois tout ce que je découvrais dans l'art contemporain, les galeries, les musées. Et puis un jour, je suis tombée sur une exposition de dessins de Louise Bourgeois. Cela a été un tel choc que j'ai voulu la rencontrer. Quand j'ai frappé à sa porte, elle m'a demandé ce que

je lui voulais. J'ai répondu qu'elle pouvait me sauver la vie. Elle s'est mise à regarder les dessins que j'avais apportés et m'a dit des choses que personne ne m'avait jamais dites. Elle m'a permis de trouver mon chemin, d'accepter mes peurs, d'accepter ce que je suis.

Depuis mon retour à Paris, la petite bonne femme s'est développée, a pris de l'assurance, est devenue déesse, méduse, mère, araignée, nid, nuque... pour se dissoudre aujourd'hui dans les grands dessins que je fais actuellement. Elle est de nouveau présente dans la série des "petites créatures".



Plus mon travail apparaît, plus j'ai l'impression que les éléments du puzzle qui semblaient sans lien les uns aux autres s'assemblent et commencent à constituer un univers possible....

La question de la folie, de l'équilibre mental, est toujours présente dans mon travail.

Je m'aventure souvent sur cette ligne si étroite, où le vertige de la chute n'est pas loin. Parce j'ai l'impression que c'est dans ce moment fragile d'équilibre que l'on trouve ce qui constitue l'essentiel de l'humain et c'est cet endroit d'énergie et de vie que j'ai envie d'explorer.

MÂKHI XENAKIS EN QUELQUES DATES

Née à Paris en 1956, vit et travaille à Paris. Dessine, sculpte et écrit.

- 1987** | Lauréate de la *Villa Médicis hors les murs*, vit à New York pendant deux ans.
- 1998** | Première édition du livre *Louise Bourgeois, l'aveugle guidant l'aveugle*, Actes Sud.
- 1999** | Exposition au centre d'art de Gennevilliers. Publication du livre *Parfois seule*, Actes Sud.
- 2002** | Exposition à l'hôtel d'Albret, publication du livre *Laisser venir les fantômes*, Actes Sud.
- 2004** | *Les folles d'enfer de la Salpêtrière*, exposition à la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, publication du livre chez Actes Sud.
- 2007** | Librairie Bookstorming et Mairie du 13^e, Paris. École d'art plastique, Châtellerault.
- 2008** | Le Méjan, Arles. Galerie Tina Kambani, Athènes. Jo-Hyun Gallery, Pusan, Séoul (Corée du Sud).